

9. C'était le début du printemps : toutes les fleurs s'épanouissaient, aussi bien dans les bosquets de chênes et les prés que sur les collines. Déjà bourdonnaient les abeilles, se faisaient entendre les oiseaux chanteurs et bondissaient les jeunes bêtes. Les agneaux sautaient sur les collines, les abeilles bourdonnaient dans les prés et les oiseaux faisaient chanter les buissons. Dans cette joie de toute la nature, naïfs et jeunes qu'ils étaient, ils imitaient ce qu'ils entendaient et voyaient : en entendant les oiseaux chanter ils chantaient, en voyant les agneaux bondir ils sautaient lestement et, voulant imiter les abeilles, ils cueillaient des fleurs, pour les jeter dans le creux de leur vêtement, ou pour s'en tresser des couronnes qu'ils apportaient aux Nymphes.

10. Ils faisaient tout en commun, gardant leur troupeau l'un près de l'autre. Souvent Daphnis ramenait des moutons qui s'étaient égarés, souvent Chloé faisait redescendre du haut des falaises des chèvres trop hardies et parfois l'un d'eux s'occupait des deux troupeaux tandis que l'autre s'adonnait à un jeu. Ces jeux restaient à la fois pastoraux et enfantins. Elle allait quelque part, hors du pâturage, cueillir des tiges d'asphodèles, en tressait une cage à criquets et, tout affairée à cet ouvrage, délaissait son troupeau : quant à lui, il coupait de minces roseaux, en perçait les nœuds de jointures, les assemblait avec de la cire molle, puis il s'amusait à jouer jusqu'à la nuit. Parfois ils partageaient le lait et le vin et ils mettaient en commun les vivres qu'ils avaient apportés de la maison. On aurait vu plutôt moutons et chèvres séparés que Chloé loin de Daphnis.

11. Tandis qu'ils se livraient à ces jeux, Eros vint leur donner du tourment. C'est ainsi qu'une louve qui nourrissait des petits enlevait beaucoup de bétail aux autres troupeaux du voisinage, car elle avait besoin d'une abondante nourriture pour alimenter ses petits. Les villageois se rassemblent et creusent de nuit des fosses larges d'une brasse et profondes de quatre. Ils emportent et répandent au loin le gros du déblai, puis ils tendent sur le trou de longues baguettes de bois sec qu'ils recouvrent avec le reste du déblai, à l'image du sol primitif : un lièvre en courant dessus aurait brisé ces baguettes plus faibles que des brins de paille, et l'on pouvait ainsi constater qu'il n'y avait pas de sol, mais seulement une imitation de sol. Ils creusèrent beaucoup de ces fosses sur les collines et dans les plaines, mais ne réussirent pas à prendre la louve qui avait flairé le sol truqué. En revanche, ils firent périr beaucoup de chèvres et de moutons et peu s'en fallut que Daphnis n'ait le même sort. Voici comment.

12. Des boucs surexcités se livrèrent bataille. Leur choc fut si rude que l'un d'eux eut par l'autre une corne brisée : de douleur, il s'enfuit en s'ébrouant, tandis que le vainqueur qui le suit de près le contraint à une fuite sans répit. Daphnis a de la peine pour cette corne et du courroux pour cet acharnement : il saisit un bâton et sa houlette, puis se lance à la poursuite du poursuivant. Naturellement ni le fuyard ni celui qui le poursuit en colère ne font guère attention où ils posent les pieds : ils tombent tous les deux dans le trou, le bouc le premier et Daphnis le second. C'est d'ailleurs ce qui sauva Daphnis, car le bouc lui permit d'amortir sa chute. Tout en larmes, il attendait qu'un passant vienne le tirer de là. Quant à Chloé, qui avait assisté à l'accident, elle accourt sur le bord de la fosse. Constatant qu'il était vivant, elle appelle au secours un vacher du voisinage. Celui-ci arrive : il cherche une corde assez longue que Daphnis saisisse pour remonter en se faisant tirer. Mais il n'y a pas de corde : alors Chloé défait l'écharpe qui entoure sa poitrine et la donne au vacher pour qu'il fasse descendre cette écharpe. De cette manière les gens hissent le garçon en se tenant au bord de la fosse, tandis que lui-même grimpe en aidant de ses mains aux tractions de l'écharpe. On tira également le malheureux bouc dont les deux cornes étaient brisées : ainsi le bouc vaincu se trouvait-il aussitôt vengé. En récompense on fait cadeau au vacher de ce bouc pour être sacrifié et on prétextera à la maison une attaque de loups, s'il y a réclamation. Et eux revinrent vers leurs moutons et leurs chèvres ; ils les passèrent en revue et constatèrent qu'ils brouaient bien en ordre, chèvres et moutons ; puis ils s'assirent contre un tronc de chêne pour regarder si Daphnis en tombant ne s'était pas blessé quelque part. Il ne présentait ni sang ni blessure, mais sa chevelure et tout son corps se trouvaient couverts de terre et de boue. Il voulut donc se baigner avant que Lamon et Myrtalé soient informés de l'accident.

13. Il se rendit à la grotte des Nymphes en compagnie de Chloé et il lui donna à garder sa tunique et sa besace. Puis, au bord de la source, il se mit à laver sa chevelure et tout son corps. Sa chevelure était brune et abondante, son corps hâlé par le soleil : on aurait dit que c'était l'ombre de ses cheveux qui le noircissait ainsi. Chloé le contemplait car elle le trouvait beau. Et, comme c'était la première fois qu'elle le trouvait beau, elle pensait que cette beauté lui venait du bain. Elle lui lava le dos et sentit la douceur de sa chair : aussi, plusieurs fois, à la dérobee, elle toucha son propre corps pour voir s'il était aussi délicat. Et puis alors, car le soleil se couchait, ils ramenèrent leurs troupeaux à la maison et Chloé n'avait en tête que le désir de voir encore Daphnis au bain. Le lendemain, dès leur arrivée au pâturage, Daphnis, assis sous son chêne familier, se mit à jouer de la syrinx en surveillant ses chèvres qui s'étaient couchées et paraissaient écouter sa musique. Assise auprès de lui, Chloé jetait bien, elle aussi, un coup d'oeil sur son troupeau de moutons, mais plutôt elle regardait Daphnis. Encore une fois elle le trouvait beau tandis qu'il jouait : là aussi elle pensait que c'était la musique qui lui donnait cette beauté. Elle prit donc la syrinx après lui, pour voir si elle ne deviendrait pas belle à son tour. Puis elle lui demanda de se baigner encore et, pendant qu'il se baignait, elle le regarda et, lorsqu'elle l'eut regardé, elle le toucha. En s'en allant elle l'admirait encore et cette admiration était commencement d'amour. Ce qu'elle éprouvait elle ne le savait pas, en petite fille élevée à la campagne, et n'ayant entendu personne prononcer le nom de l'amour. Une lassitude s'était emparée de son âme, et ses yeux refusaient de s'ouvrir : elle ne faisait que parler de Daphnis. Elle n'avait plus d'appétit, passait la nuit sans sommeil, délaissait son troupeau. Tantôt elle riait et tantôt elle pleurait, elle s'endormait pour se réveiller en sursaut. Son visage pâlisait pour s'enflammer aussitôt après. Une génisse piquée du taon n'est pas si tourmentée. Et voici les discours qu'elle se tenait à elle-même lorsqu'elle était seule.

14. «Je suis donc malade et je ne sais quel est mon mal ; je souffre et n'ai pas de blessure ; je m'afflige et n'ai perdu aucun de mes moutons ; je brûle et je me trouve assise sous une ombre si fraîche ! Que de fois j'ai été égratignée par des ronces et je n'ai pas pleuré ; que de fois j'ai été piquée par le dard des abeilles et je mangeais quand même ! Mais ce qui me perce le coeur aujourd'hui est plus poignant que tout cela. Daphnis est beau, mais les fleurs le sont aussi, sa syrinx fait entendre une belle musique, mais aussi les rossignols. Pourtant de tout cela je ne me soucie guère. Je voudrais être sa syrinx pour recevoir son haleine, sa chèvre pour l'avoir comme berger. Ah, maudite source, tu n'as rendu beau que Daphnis ; pour moi rien n'a servi de me baigner ! Je suis perdue, Nymphes chéries ; vous n'avez porté aucun secours à la fille nourrie chez vous ! Qui vous fera des couronnes après moi ? Qui élèvera ces pauvres

agneaux, qui soignera le criquet babillard que j'ai eu tant de mal à prendre pour qu'il m'endorme de sa chanson devant la grotte ? Maintenant, à cause de Daphnis, je n'ai plus envie de dormir et ce criquet babille pour rien.»

15. Ainsi souffrait, ainsi parlait Chloé, cherchant le nom de l'amour. Or le vacher Dorcon, celui qui avait hissé Daphnis et le bouc hors de la fosse, garçon à la barbe naissante et qui connaissait de l'amour et le nom et les choses, s'était, de ce jour-là, amouraché de Chloé. Le temps ne fit qu'attiser sa flamme ; alors Dorcon, sans redouter Daphnis qu'il tenait pour un enfant, résolu d'aboutir par des cadeaux ou par la force. Tout d'abord il leur apporta des cadeaux : à lui une syrinx de berger faite de neuf roseaux aux ligatures de bronze en guise de cire, à elle une peau de faon pareille à celle des Bacchantes, avec le poil comme tacheté de couleurs. Dès lors, considéré comme un ami, il négligea peu à peu Daphnis, tandis qu'à Chloé, chaque jour, il apportait fromage frais, couronne de fleurs, pomme bien mûre. Il alla jusqu'à lui amener un veau de lait, un pot incrusté d'or et des petits oiseaux dénichés dans la montagne. Elle, tout ignorante des ruses d'un amoureux, était heureuse d'accepter ces cadeaux, encore plus heureuse de pouvoir, à son tour, les offrir à Daphnis. Puis, car il fallait que Daphnis, lui aussi, connaisse les choses de l'amour, il arriva un jour une dispute entre lui et Dorcon sur leur beauté. Chloé arbitrait le débat et le prix de la victoire était un baiser de Chloé. Dorcon le premier prit la parole.

16. «Moi, ma fille, je suis plus grand que Daphnis, moi je suis vacher et lui chevrier ; je l'emporte sur lui autant que les vaches l'emportent sur les chèvres ; je suis blanc comme du lait, blond comme du blé à la moisson ; c'est une mère, non une bête, qui m'a nourri. Lui, il est petit, imberbe comme une femme, noir comme un loup ; il garde des boucs, il en a la terrible odeur ; il est pauvre à ne pouvoir nourrir un chien. Et si, comme on le dit, c'est une chèvre qui l'a allaité, il a tout d'un chevreau. » Voilà les discours que tenait Dorcon et voici ce que Daphnis répliqua : «Moi, si une chèvre m'a nourri, c'est comme Zeus : les boucs que je garde sont plus gros que les vaches de Dorcon ; je n'en ai pas l'odeur, pas plus que Pan, qui pourtant est presque un bouc. Je me contente de fromage, de pain de campagne et de piquette : mais les riches paysans n'en possèdent pas davantage. Je suis imberbe, mais Dionysos également, je suis brun, mais la jacinthe également. Or Dionysos l'emporte sur les Satyres et la jacinthe sur les lis. Lui est roux comme un renard, il a une barbiche comme un bouc, il est blanc comme une femme de la ville. S'il te faut m'embrasser, ce sera sur la bouche ; mais pour lui ce sera sur les poils de sa barbe. Souviens-toi d'ailleurs, ma fille, qu'une brebis t'a nourrie et que tu n'en es pas moins jolie. »

17. Chloé n'attendit pas davantage. Ravie de cet éloge et désirant depuis longtemps embrasser Daphnis, elle bondit et lui donna un baiser tout simple et gauche, mais bien capable d'enflammer une âme. Alors Dorcon s'enfuit tout chagrin, en quête d'un autre moyen pour satisfaire sa passion. Quant à Daphnis, comme s'il avait reçu une morsure au lieu d'un baiser, il ne tarda pas à s'assombrir : il avait souvent des frissons, il devait contenir l'agitation de son cœur, il voulait regarder Chloé et, en la regardant, il devenait tout rouge. C'est alors que, pour la première fois, il s'aperçut avec admiration que sa chevelure était blonde et que ses yeux étaient aussi grands que ceux d'une vache et que son visage était vraiment plus blanc que le lait des chèvres : on aurait dit qu'il venait d'avoir des yeux et que jusqu'alors il avait été aveugle. Il ne prenait de nourriture que pour y goûter ; quant à boire, si on l'y forçait, il prenait juste de quoi se mouiller la bouche. Il restait silencieux, lui qui auparavant babillait plus que les criquets, paresseux, lui qui s'agitait plus que les chèvres. Il négligeait même son troupeau et il avait abandonné sa syrinx ; son visage était plus vert que l'herbe d'été. Il ne causait qu'avec Chloé et, si d'aventure il se trouvait loin d'elle, voici ce qu'il se racontait à lui-même.

18. « Quel pouvoir a donc sur moi un baiser de Chloé ? Ses lèvres sont plus tendres que des roses, sa bouche plus douce qu'un rayon de miel, mais son baiser plus perçant qu'un dard d'abeille. Souvent j'ai donné un baiser à des chevreaux, souvent j'ai donné un baiser à des chiots nouveau-nés, et au petit veau qu'a donné Dorcon ; mais ce baiser a quelque chose d'étrange. Mon souffle se précipite, mon cœur bondit, mon âme s'évanouit, et pourtant je ressens toujours le désir du baiser. O victoire funeste, ô maladie étrange dont je ne sais même pas dire le nom ! Chloé avait-elle bu des poisons avant de me donner ce baiser ? Mais comment n'est-elle pas morte ? Comme les rossignols chantent tandis que ma syrinx se tait ; comme les chevreaux bondissent tandis que je reste assis ! Comme les fleurs s'épanouissent tandis que je reste sans en tresser des couronnes ! Les violettes et la jacinthe fleurissent et Daphnis se flétrit ! Est-ce que Dorcon lui-même ne va pas se montrer plus beau que moi ? »

19. Voilà ce que le brave Daphnis ressentait et disait en garçon qui, pour la première fois, goûtait aux réalités et aux propos de l'amour. De son côté, le vacher Dorcon, l'amoureux de Chloé, guetta le moment où Dryas plantait un arbre contre un cep de vigne pour se présenter à lui avec d'excellents petits fromages. Il les lui offre en cadeau, à titre de vieil ami, du temps que Dryas était lui-même berger. Après cette entrée en matière, il se mit à lui parler de mariage avec Chloé. S'il l'obtenait pour femme, il lui promit tous les magnifiques cadeaux que peut promettre un vacher : une paire de bœufs de labour, quatre ruches d'abeilles, cinquante plants de pommiers, une peau de taureau pour s'y tailler des chaussures et, chaque année, un veau n'ayant plus besoin de lait. Il s'en fallut de peu que Dryas, séduit par ces cadeaux, ne consente au mariage. Mais, songeant que la fille méritait un plus beau parti et craignant que, si son jeu était découvert, il ne subisse les pires châtiments, il s'excusa d'avoir à refuser ce mariage et de ne pouvoir accepter les cadeaux promis.

20. Dorcon, dont les espérances se trouvaient déçues pour la seconde fois et qui avait donné pour rien ses bons fromages, décida de mettre la main sur Chloé quand elle serait seule et, s'étant aperçu que, chaque jour, c'était tantôt Daphnis tantôt la fillette qui conduisait les troupeaux à l'abreuvoir, il imagine un moyen bien dans le goût d'un berger. Il prend la peau d'un grand loup, qu'un taureau, en défendant ses vaches, avait tué à coups de cornes. Il l'étend sur lui, en la faisant tomber sur son dos jusqu'aux pieds : ainsi les pattes de devant recouvrent ses bras et celles de derrière ses jambes jusqu'au talon, tandis que la gueule grande ouverte abritait sa tête, comme le casque celle d'un hoplite. Après s'être ainsi métamorphosé en bête sauvage autant que faire se pouvait, il s'approche de la source où les chèvres et les moutons s'abreuvaient après la pâture. Cette source se trouvait tout au fond d'un creux. Tout autour l'endroit était sauvage, avec épines, ronces, petits genévriers et chardons. Facilement un vrai loup aurait pu s'y cacher en embuscade. C'est là que se dissimule Dorcon en attendant l'heure de l'abreuvement et il a le ferme espoir que, sous ce déguisement, il pourra effrayer Chloé et se saisir d'elle.

21. Un peu de temps se passe et voici que Chloé conduit les troupeaux à la source, ayant laissé Daphnis en train de couper de la ramée verte pour nourrir les chevreaux après la pâture. Or les chiens qui suivaient pour la garde des moutons et des chèvres manifestent par

leurs furetages leur curiosité de chiens et découvrent Dorcon qui se mettait en mouvement pour saisir la jeune fille. En aboyant furieusement ils bondissent sur lui, comme s'il s'agissait d'un loup : ils le cernent avant que la surprise lui ait permis de se redresser complètement et ils se mettent à mordre la peau du loup. Jusque-là Dorcon, craignant d'être reconnu et protégé par la peau qui le recouvrait, se tenait sans rien dire, accroupi dans le fourré. Mais comme Chloé, effrayée tout de suite par ce spectacle, appelait Daphnis à l'aide et que les chiens, en arrachant la peau du loup, atteignaient le corps de Dorcon, celui-ci se mit à pousser des lamentations déchirantes en implorant le secours de la jeune fille et de Daphnis qui arrivait déjà. Ceux-ci rappellent les chiens en leur criant comme ils le faisaient d'habitude et ils les calment aussitôt, puis ils conduisent à la source Dorcon qui était mordu aux cuisses et aux épaules ; ils lui lavent les morsures là où les dents avaient pénétré et ils les recouvrent d'écorce fraîche d'orme, après l'avoir mâchée. Dans leur inexpérience des hardiesses amoureuses ils pensèrent que ce déguisement avec la peau du loup n'était qu'une plaisanterie de berger : ils ne lui en tinrent pas rigueur mais le réconfortèrent et le raccompagnèrent un peu sur sa route en le tenant par la main.

22. Après avoir échappé à un si grave danger et s'être sauvé, non pas de la gueule du loup, comme on dit, mais de celle du chien, Dorcon soignait son corps. De leur côté, Daphnis et Chloé eurent, jusqu'à la nuit, beaucoup de mal à rassembler les chèvres et les brebis. En effet la peau de loup les avait épouvantées et les aboiements des chiens jetées dans la panique ; les unes avaient escaladé les rochers, les autres s'étaient précipitées jusqu'à la mer. Et pourtant elles avaient appris à obéir à la voix, à se laisser guider par la syrinx, à se rassembler au claquement des mains. Mais, cette fois, la peur leur avait inculqué l'oubli de tout cela. Et c'est à grand-peine qu'ils purent les retrouver en les suivant à la piste, comme des lièvres, pour les ramener à leur ferme. Cette nuit-là fut la seule où ils dormirent d'un sommeil profond, et la fatigue leur servit de remède au mal d'amour. Mais lorsque le jour reparut, de nouveau ils ressentirent les mêmes impressions : ils étaient heureux de se voir, ils étaient tristes de se quitter ; ils souffraient, ils voulaient quelque chose, ils ignoraient ce qu'ils voulaient. Ils savaient seulement qu'ils avaient été perdus, lui par un baiser, elle par un bain.

23. L'époque de l'année les enflammait également. C'était déjà la fin du printemps et le début de l'été : toute la végétation resplendissait de vigueur, avec les arbres couverts de fruits et les plaines de moissons. Charmant était le bruit des cigales, suave l'odeur des fruits, plaisant le bêlement des moutons. On aurait dit qu'à leur tour les rivières chantaient en coulant doucement, que les vents jouaient de la syrinx en soufflant dans les pins, que les pommes se laissaient choir à terre sous l'effet de l'amour, que le soleil, friand de beauté, déshabillait tout le monde. Daphnis, qu'échauffait toute cette ambiance, entra dans les rivières, tantôt pour s'y baigner, tantôt pour y pêcher les poissons frétilants. Souvent aussi il y buvait, pensant éteindre la fièvre qu'il ressentait en lui. Quant à Chloé, après avoir trait ses brebis et la plupart des chèvres, elle passait beaucoup de temps à cailler le lait, car les mouches l'importunaient terriblement et la piquaient lorsqu'elle les chassait. Après quoi, elle se lavait le visage, se couronnait de branches de pin, se mettait autour de la taille sa peau de faon et, remplissant son écuelle de vin et de lait, elle en faisait une boisson qu'elle partageait avec Daphnis.

24. Mais lorsque arrivait midi, ils devenaient la proie de leurs regards. Elle, en regardant Daphnis dévêtu, était saisie par cette beauté parfaite et elle se sentait anéantie devant ce garçon où elle ne pouvait trouver rien à reprendre. Lui, la voyant, avec sa peau de faon et sa couronne de pin, lui tendre son écuelle, croyait regarder une des Nymphes de la grotte. Il lui prenait les rameaux de pin qu'elle avait sur la tête et s'en faisait une couronne pour lui, après l'avoir portée à ses lèvres. A son tour, pendant qu'il se baignait tout nu, elle lui empruntait ses vêtements pour s'en revêtir, après les avoir également portés à ses lèvres. Parfois ils se lançaient des pommes de l'un à l'autre, et ils arrangeaient leur chevelure en se peignant l'un l'autre. Elle, comparait la chevelure de Daphnis à des baies de myrtes parce qu'elle était brune. Lui, comparait le visage de Chloé à une pomme parce qu'il était blanc et rose. Il lui apprenait aussi à jouer de la syrinx et, quand elle commençait à souffler, il lui prenait la syrinx et faisait courir ses lèvres sur les roseaux : il avait l'air de corriger les erreurs, en réalité, au moyen de cette syrinx, il donnait bel et bien des baisers à Chloé.

25. Alors qu'il jouait de la syrinx au milieu du jour et que les troupeaux reposaient à l'ombre, Chloé inconsciemment s'assoupit. Daphnis s'en aperçut, abandonna sa syrinx et se mit à la regarder toute, insatiablement, puisqu'il n'avait plus de honte et il murmurait secrètement et doucement : «Quels beaux yeux endormis, quel parfum de sa bouche : ni les pommes, ni les fourrés ne sentent si bon ! Mais j'ai peur de l'embrasser : le baiser ronge le cœur, et, comme le miel nouveau, il rend fou. J'ai peur aussi qu'en l'embrassant je ne la réveille. Oh ! ces bavardes cigales : elles ne la laisseront pas dormir avec tout leur bruit ! Et ces boucs qui se frappent les cornes en se battant ! Oh ! ces loups, plus craintifs que des renards, qui ne sont pas venus les prendre ! »

26. Tandis qu'il discourait ainsi, une cigale, fuyant une hirondelle qui voulait la saisir, tomba sur la gorge de Chloé. L'hirondelle qui la poursuivait ne put l'attraper, mais elle passa si près de Chloé dans sa chasse qu'elle lui frôla les joues de ses ailes. Chloé, sans comprendre ce qui arrivait, se réveilla en sursaut et poussa un grand cri. Puis, voyant l'hirondelle qui volait toujours auprès d'elle et Daphnis qui riait de sa frayeur, elle cessa d'avoir peur et elle se frotta les yeux qui voulaient dormir encore. Et la cigale se mit à chanter sur la poitrine de Chloé, pareille à une suppliante qui rend grâce de son salut. De nouveau Chloé poussa un grand cri et Daphnis éclata de rire. Saisissant l'occasion, il glissa ses doigts sur les seins de la jeune fille et il en retira la brave cigale, qui, même dans sa main, ne se taisait pas. Chloé fut contente de la voir : elle la prit, lui donna un baiser et la remit, toujours babillante, sur sa poitrine.

Traduction de Jean-René Vieillefond, 1987